

Un homme d'exception

GENRE • Christian Schiess interroge la masculinité comme construction sociale. Si «être un homme» n'est jamais acquis, les privilèges de cette position sont certains.

l'émili
e

PROPOS RECUEILLIS PAR
NATHALIE BROCHARD

Seul enseignant masculin au département des Etudes genre de l'Université de Genève, Christian Schiess revient sur la place à part qu'il y tient, sur les rapports sociaux de sexe et la prétendue crise de la masculinité. Interview.

Quand vous vous levez le matin, que voyez-vous dans votre miroir? Euh... je me vois moi. Vous voulez savoir si je me vois en tant qu'homme d'abord?

Comment vous définissez-vous? Oui forcément, je suis un homme, forcément.

Oh, belle définition, «je suis un homme, forcément»... Si je dis forcément, c'est qu'on m'a d'abord défini comme tel et que j'ai fait à peu près ce qu'il fallait pour qu'il n'y ait pas trop de doutes là-dessus. Je n'ai pas développé de stratégies de brouillage particulières, je ne suis pas très queer dans mon genre, donc forcément, pour ces raisons, je suis un homme. C'est mon état civil, c'est ce qu'ont dit les médecins à ma naissance, les gens me reconnaissent comme tel, avec les privilèges et les obligations que ça implique.

L'idée d'être un homme, est-ce un faux privilège? C'est bel et bien un privilège dans la mesure où une position d'homme procure un accès prioritaire aux ressources matérielles et symboliques, par exemple à un travail mieux payé et mieux reconnu, ou encore à une plus grande liberté dans l'usage des espaces publics. Les hommes développent diverses stratégies pour accéder à ces privilèges, même si

ces stratégies ne sont pas toujours conscientes.

Le plus souvent, le pouvoir dont disposent les hommes n'est d'ailleurs pas perçu comme un pouvoir, mais comme un mérite ou comme un droit, voire comme une seconde nature: «être un homme, tout simplement». Mais derrière ce «tout simplement» se cache en fait un travail d'arrache-pied qui se fait dès le plus jeune âge et qui consiste à se distinguer des filles, activement constituées en êtres dévalorisés. C'est pour cette raison qu'il n'est souvent pas aisé de se reconnaître ensuite comme un dominant, surtout dans les classes supérieures diplômées.

Justement, les hommes souffrent-ils de normalité?

Les hommes souffrent, mais sans doute pas de normalité. La normalité, comme conformité à la norme dominante, est plutôt porteuse de privilèges. Mais elle a en effet un coût. Le prix à payer pour devenir un homme est assez élevé, comme l'illustre de manière vertigineuse le célèbre poème de Kipling, *If*, qui se termine par «Sois un homme, mon fils». Pour une fille, cet énoncé ne ferait pas sens. Si l'on devient homme, il faut accepter une part de souffrance, mais au final, il y a ces privilèges, voilà ce que dit l'énoncé.

Or, dans ce cheminement, il y a toute une série de laissés-pour-compte. Si l'homme idéal dans nos sociétés libérales et capitalistes, c'est l'homme manager, il y a ceux qui ont les moyens matériels et culturels de mener à bien ce projet de masculinité et il y a nécessairement des laissés-pour-compte, puisque tous les hommes ne concourent pas à armes égales.

Et l'ouvrage doit toujours être remis sur le métier, car le risque d'une relégation dans la catégorie du féminin est en cours constamment. Être un homme n'est jamais acquis,



«Si l'homme idéal, (...) c'est l'homme manager, il y a ceux qui ont les moyens matériels et culturels de mener à bien ce projet de masculinité et il y a nécessairement des laissés-pour-compte». INTERFOTO

puisqu'il est une norme, précisément. On comprend qu'en raison des investissements consentis, renoncer aux privilèges acquis devient de plus en plus coûteux et improbable avec les années.

Mais pour en revenir à la souffrance des hommes, il est vrai que c'est un phénomène de plus en plus thématiqué dans les médias et dans certains groupes d'hommes que l'on qualifie parfois de masculinistes... C'est un discours sournois, celui de la «crise de la masculinité», qui peut parfois être franchement réactionnaire.

Et c'est justement l'un des privilèges des groupes dominants que d'attirer la compassion vers eux. La vraie question pour moi n'est pas de savoir si «les hommes» souffrent ou non, mais d'analyser la capacité des différents groupes sociaux à faire valoir et reconnaître leur souffrance dans l'espace public. On peut penser à l'immense asymétrie com-

passionnelle dans le traitement médiatique des victimes civiles des attentats du 11 septembre 2001 et des guerres en Afghanistan et en Irak qui s'en sont suivies. Il est probable que la même logique vaille en matière de genre. Les groupes d'hommes qui se sont constitués autour d'un discours de crise sont composés d'individus plutôt diplômés, blancs et hétérosexuels, c'est-à-dire dominants parmi les dominants.

C'est «sois un homme, mon fils» tandis que pour les femmes c'est «sois belle et tais-toi»... Comment amener les hommes à se pencher sur ce sujet sensible?

En tant qu'enseignant avec quelques dizaines d'étudiant-e-s par année, je n'ai pas une grande influence, mais en même temps ma fonction est privilégiée. J'essaie de les familiariser avec les méthodes de la déconstruction critique et logique de ces catégories binaires, toutes faites, qui s'im-

posent à nous et qui sont en bonne partie transmises par le système scolaire et universitaire. Je donne un sens à la fois sociologique et politique à cette fonction.

Le lien entre féminismes et études genre est pour moi évident, même si certain-e-s préfèrent le nier (une autre affaire de privilèges...). La déconstruction des catégories de pensée a permis aux mouvements féministes d'alimenter leur critique sociale. A l'échelle de mon enseignement, j'essaie de m'inscrire à ma façon dans ce mouvement.

Mais il y a parfois des déceptions, comme lorsqu'au terme d'un semestre, des étudiant-e-s assènent sans autre argumentation que la biologie est la première explication des différences sociales entre femmes et hommes et qu'il serait donc inutile de trop y réfléchir... I

Retrouvez l'intégralité de cette interview sur www.lemilie.org à partir du 21 novembre.

Rock en toc

Les **Plasticines** viennent se produire à Onex dans le cadre du festival Les Créatives, qui fait du 9 au 13 novembre 2010, la part belle à la création féminine. Cette formation composée de quatre jeunes filles a pour but de suivre la lignée de la New Wave française, du pop/rock et du rock garage, en puisant son inspiration chez des artistes contemporain-e-s comme les White Stripes ou auprès d'influences plus anciennes comme Blondie. A leurs débuts, en 2006, elles sont rapidement considérées comme des «baby rockeuses». La critique s'interroge sur la qualité de leurs textes et met en évidence le rôle de l'apparence comme source possible de leur notoriété. Dans leurs déclarations médiatiques, elles précisent être devenues musiciennes presque «par hasard» et avoir misé sur le fait qu'être un groupe exclusivement féminin ne passerait sûrement pas inaperçu.

Trente ans plus tôt, Joan Jett et Cherie Currie, adolescentes et musiciennes, fondent les Runaways, premier groupe rock 100% féminin, et se lancent dans un milieu musical, à l'époque principalement investi et représenté par des hommes. Le message d'alors, c'était plutôt se libérer, s'affranchir, comme le montre le film de Floria Sigismundi *The Runaways* sorti en septembre dernier dans les salles européennes. Leur parcours tout en désordre n'a pas grand chose à voir avec celui bien rangé des Plasticines.

On peut se demander aujourd'hui quels sont les enjeux portés par un groupe comme les Plasticines, qui surfe sur la vague trendy actuelle, en regard de mouvements plus anciens tel que le riot grrrl. On peut également se demander si le fait de lâcher un ou deux gros mots au milieu de la chanson *Bitch* («I'm a bitch quand je me brosse les dents») constitue un signe de postféminisme ou de backlash (*retour de bâton*, ndlr). A vous de les écouter le 10 novembre, si ça vous chante.

JOANNA OSBERT ET CAROLINE DAYER

Plasticines, me 10 novembre, 21h30, salle communale d'Onex. www.lescreatives-onex.ch

Le site de «l'émiliE» se lance à la Comédie

FÊTE • Le 21 novembre, «l'émiliE» ouvre l'accès à son site internet et à son fonds d'archives. L'occasion de découvrir sa version XXI^e siècle dans une ambiance festive à la Comédie de Genève.

Le voici tout beau tout chaud! Le nouveau site Internet de *l'émiliE* se dévoile sous toutes ses facettes. Il en a et elles brillent! D'un côté, les archives en accès gratuit à tous publics, de l'autre le média qui nourrit votre curiosité, étanchera votre soif de savoir et (vous) titillera (dans) tous les sens.

Pour fêter sa mise en ligne officielle et marquer d'une pierre blanche ce jour que l'Histoire retiendra comme l'instant t du féminisme sous Android (*du futur*, ndlr), nous vous invitons à nous rejoindre le dimanche 21 novembre dès 17 heures à la Comédie de Genève. Vu comme ça, on dirait une version à peine dérangeante du classique thé dansant, mais l'attraction risque de prendre des allures festives un poil débridées.

En bref, voici le programme, l'entrée est libre et l'affiche exclusive: une éminente universitaire fribourgeoise, Anne-Françoise Praz reviendra sur cent ans d'histoire des Romandes. Puis, à l'heure où sautent les bouchons et se garnissent les assiettes, les mélodies jazzy de Mirissa accompagneront la ribote.

Ce sera ensuite au tour de la magique Marianne Aya Omac de nous faire vibrer et de nous faire croire que le monde peut en-

core changer. Cette artiste extraordinaire, sorte de princesse aux pieds nus, au départ chanteuse de rue qui a su remplir les salles de concert et s'imposer par son talent en première partie de Joan Baez (qui par principe n'en programme pas) nous fera le bonheur d'être sur scène à Genève.

Et parce que notre engagement à *l'émiliE* a besoin de sang neuf et chaud, deux DJettes incontournables des soirées underground – je veux parler de Garance et de Joanna – veilleront à remuer la troupe dans un foyer de la Comédie reconverti pour l'occasion en dancefloor.

Ça, c'est pour nos oreilles. Et rien que pour nos yeux, *l'émiliE* va réaliser un vieux rêve de Carole Roussopoulos: créer une œuvre éphémère qui accueillerait les images marquantes de ses films. Les artistes engagé-e-s avec *l'émiliE* ont imaginé ce qui pourrait s'approcher le plus de cette idée. Et comme le site de *l'émiliE* est aussi un fonds d'archives, une projection des images des luttes féministes passées rythmera la soirée.

Parce que cette mémoire vive est essentielle pour nous permettre d'avancer et de construire, il nous a paru évident que l'accès à ces archives devait être facilité et

libre. C'est une première mondiale: en effet, rares sont les médias qui ouvrent grand leurs portes. Rares aussi sont les médias qui ont vécu presque un siècle. L'énorme travail de numérisation opéré avec le soutien de la Bibliothèque Nationale Suisse et de la Loterie Romande a permis de sauvegarder un patrimoine historique capital. Les femmes écrivent rarement l'Histoire même si elles la font au même titre que les hommes. Cette initiative contribue à témoigner pour les générations futures du statut des femmes en tant que sujets agissants. A travers ces quelque cent années de parution féministe, c'est la vie des femmes de Suisse romande qui est retracée. Celle des hommes aussi.

Pour *l'émiliE*, c'est l'aboutissement d'une reconstruction et le début d'une ère nouvelle. Avec moins de papier (développement durable oblige) et une détermination intacte, notre média s'exprimera sous diverses formes (site, soirées, expositions, performances, débats, festivals, etc.) Alors le 21 novembre prochain, venez fêter avec nous ce nouveau chapitre de l'Histoire, de notre histoire! NBD

www.lemilie.org

l'émiliE
L'ÉMILIE PARTY À LA COMÉDIE
21 NOVEMBRE 2010 ENTRÉE GRATUITE

NOUVEAU SITE, NOUVEAU GENRE, NOUVEAU TOUT
WWW.LEMILIE.ORG

PROGRAMME

17H
ANNE-FRANÇOISE PRAZ:
100 ANS D'HISTOIRE
DES FEMMES DE SUISSE ROMANDE

19-20H
MIRISSA, (FRANCE). LIVE JAZZY

20-21H
MARIANNE AYA OMAC, (FRANCE). LIVE

21-24H
SET DJs GARANCE ET JOANNA, (SUISSE)

LA COMÉDIE
6 BD DES PHILOSOPHES 1205 GENEVE

AVEC LE SOUTIEN DE